



LAURENT CESALLI

PROFESSEUR ORDINAIRE DE PHILOSOPHIE MÉDIÉVALE
À L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Son évocation suscite en règle générale un scepticisme poli: «Ah... parce qu'il y avait vraiment de la philosophie au Moyen Age?» Les préjugés ont la peau dure. A une époque outrageusement dominée par la religion, il ne saurait être question de philosophie qu'au prix d'un abus de langage. La vraie philosophie est à chercher du côté de Socrate, Platon et Aristote, avant qu'elle ne glisse dans une longue hibernation pour ne se réveiller en gros qu'avec Descartes.

Comme toute idée reçue, celle-là est soluble dans l'étude des faits – en l'occurrence, dans la lecture des textes. Or que nous apprennent-ils? Que la philosophie de ce long Moyen Age (du IX^e au XV^e siècle) était non seulement vivante, mais variée et florissante. Dès le XII^e siècle, des vagues de traductions (principalement du grec et de l'arabe) viennent bousculer une riche tradition latine autochtone (Anselme de Canterbury, Abélard). Une bonne partie de la pensée d'Aristote – le philosophe, pour les médiévaux – est parvenue au monde latin après un parcours complexe à travers d'autres cultures.

Cet apport exogène s'est avéré fondamental: la métaphysique d'Avicenne, par exemple, penseur persan du XI^e siècle, comme les commentaires d'Aristote rédigés par Averroès, philosophe de l'Andalousie musulmane du XII^e siècle, ont façonné la pensée médiévale. La philosophie produite dans l'Europe géographique durant le Moyen Age n'était donc pas nécessairement le fruit de penseurs chrétiens ni latins. Et lorsqu'elle l'était, c'était presque toujours le fruit d'un métissage. Si un Pierre Abélard, au XII^e siècle, a développé une logique et une éthique indépendamment de la tradition arabo-musulmane, les doctrines des plus grandes figures du monde chrétien comme Albert le Grand ou Thomas d'Aquin, au XIII^e siècle, sont tout simplement impensables sans cet apport étranger.

L'histoire de la philosophie médiévale est donc, en un sens crucial, l'histoire d'une acculturation. Celle-ci ne s'est pas faite sans heurts. En témoigne la longue série de censures qui ponctuent, dès leur fondation autour de 1200, l'histoire des premières grandes universités (Paris et Oxford). La plus spectaculaire est celle de 1277, qui voit l'évêque de Paris condamner 219 thèses philosophiques. Que visaient ces interdictions? Une certaine manière de faire de la philosophie et de vivre en philosophe, une pratique et une éthique nourries de pensée païenne (Aristote), voire infidèle (Averroès), et qui, aux yeux des autorités ecclésiastiques, proliféraient dange-

reusement au sein de la Faculté des arts (où s'enseignait la philosophie). Soulignons au passage: l'existence même des condamnations tord le cou à l'image de l'*ancilla theologiae*, une philosophie qui ne serait que l'humble servante de la théologie.

Mais la philosophie, au Moyen Age, ne se faisait pas seulement dans les universités: on philosophait dans les monastères (Clairvaux, Saint-Victor), autour de cathédrales (Tolède, Notre-Dame), auprès de maîtres influents, dans les cours des rois et des empereurs (Frédéric II de Hohenstaufen, Louis II de Bavière) ou encore dans les studia des ordres mendiants (dominicains et franciscains) qui se multiplient peu après leur fondation au début du XIII^e siècle. Par ailleurs, on ne philosophait pas seulement en latin: il y a une philosophie médiévale grecque byzantine, une philosophie médiévale juive en langue hébraïque, et de nombreux textes, tel le *Convivio* de Dante, vers 1305, ont été écrits en langues vernaculaires. Enfin, les philosophes n'étaient ni seulement des clercs – une part significative de la philosophie médiévale est le fait de laïcs –, ni seulement des hommes – pensons à Marguerite Porete, victime du bûcher à Paris en 1310, ou à Christine de Pizan (1364-1430).

La philosophie médiévale présente donc un pluralisme remarquable de traditions, de langues, de lieux et de personnes. Le fait qu'elle se développe en rapport étroit avec la théologie – beaucoup de philosophes médiévaux sont aussi des théologiens –, loin de conduire à la confusion, motive au contraire une distinction stricte: philosophie et théologie sont deux sciences, et à ce titre, elles sont toutes deux éminemment rationnelles. Ce qui les distingue, c'est l'origine de leurs principes: la raison pour l'une, les articles de foi pour l'autre. Quant au champ de la philosophie proprement dite, il s'agit d'un véritable système des sciences qui va de la logique à la métaphysique en passant par la physique, la biologie, l'éthique et la politique.

Ce ne sont là que quelques éléments – un flocon de neige posé à la pointe de l'iceberg. Pour celles et ceux qu'une plongée tenterait, on peut renvoyer ici à quelques fondamentaux qui les conduiront (beaucoup) plus loin. Mais peut-être aura-t-on déjà commencé de les convaincre: le point d'interrogation qui ponctue le titre de ce trop bref aperçu ne peut être que rhétorique. ■